

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



SOUVENIRS GYMNIQUES

Qui se souviendra de ces années, de ces noms ?...

Monique Casabianca dont le père était proviseur du lycée de garçons, **France Boué** - son père était dentiste - **Pâquerette Ballentine**, fille d'un surveillant général, **Simone Malpot** dont le père était chef de bureau à la préfecture, **Paule Perruchot-Roques** : son père - luthier - avait un magasin de musique place du Palais.

Toutes les cinq, nous aimions la gymnastique (le sport ?!) à cette époque encore peu pratiquée.

Aussi, le jeudi, lorsque les internes du lycée de garçons étaient en promenade, nous allions dans leur gymnase, avec l'autorisation de M. Ballentine.

Là, nous attendaient barres, échelles, cordes, cheval d'arçon...

A la sortie, l'air du Rhumel nous remettait de nos efforts... mais les mamans ne nous accueillaient pas toujours avec le sourire tant nos vêtements se trouvaient en triste état!

Quels vieux et bons souvenirs... d'arrière-grand-mère.

P. PERRUCHOT-CASANA

FLEUR A LA BOUTONNIÈRE

Qui a connu le lycée de garçons de Constantine aussi verdoyant ? Ce coin paisible a été choisi par un groupe de « grands » pour poser devant l'objectif du photographe, fleur à la boutonnière, plus graves que souriants, comme s'ils pressentaient que le drame de la Grande Guerre, tout proche, allait bouleverser leurs jeunes années. Parmi eux, assis à califourchon sur une chaise, le père de notre camarade Robert Soubriillard à qui nous devons ce magnifique souvenir de nos grands anciens.

MODE D'HIVER A LAVERAN

Vous souvient-il des énormes chutes de neige de l'hiver 1945 dans le Constantinois où, d'ordinaire, elles n'étaient pas rares mais jamais aussi abondantes ?

Un matin, Constantine se réveilla sous une bonne soixantaine de centimètres de belle poudreuse, ce qui mit dans des situations quasi cornéliennes les lycéennes qui n'habitaient pas le centre de la ville.

Que faire, alors que le bac de philo pointe au bout du semestre et que l'effervescence des compositions trimestrielles est à son comble ? Rester au chaud et potasser ? C'était la tentation du confort.

Trouver un équipement adapté et braver les intempéries ? C'était un devoir.

L'héroïsme l'emporta chez la majorité, je suis fier de le dire.

SANARYADES D'AVRIL

Nous étions quatre-vingt-dix, ce dimanche 6 avril, à l'hôtel-restaurant "Marina" de Sanary-sur-Mer, dans le Var, pour notre repas de printemps.

Le cadre tout méridional se prêtait à ravir à une telle réunion de famille de l'Est Algérien.

Un grand parc ombragé put

facilement héberger une bonne cinquantaine de voitures rangées bien sagement, comme à la parade.

Radieuse journée : une grosse affluence se pressait à l'accueil de l'hôtel dès 11 heures, prête à recevoir notre président Jean Malpel

● SUITE EN DERNIÈRE PAGE

Ci-dessous, de gauche à droite, Jean Malpel, Janine Sadeler, Emile Lacombe, Jacques Béranger.



M. SENKEISEN ET LA RÉVOLUTION NATIONALE

Tous nos camarades - sauf peut-être les plus jeunes - qui ont eu l'occasion d'affronter l'austère programme de mathématiques élémentaires, ont connu l'autorité magistrale et particulièrement originale de M. Senkeisen.

Ce professeur qui vit passer, en salle Néollier, des générations d'élèves, était un pur Alsacien, né au temps de l'annexion allemande.

Des origines, il avait gardé un fort accent tudesque et une syntaxe très personnelle.

Après la Grande Guerre, muni d'un brillant cursus universitaire et de l'agrégation de mathématiques, il fut nommé au lycée de garçons de Constantine où il prit la classe de « math'élém » qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière.

M. Senkeisen avait établi son propre programme, qu'il enseignait imperturbablement quels que soient les aménagements des programmes officiels, de sorte qu'il en résultait - au fil des années - un décalage important : les élèves, quoique d'un niveau globalement supérieur, connaissaient des lacunes qu'il leur fallait combler par leurs propres moyens, sous peine de subir, à l'examen, de graves déconvenues.

Certains en firent l'amère expérience.

L'humour très particulier du professeur se manifestait soit par des observations percutantes, soit par des histoires toujours à propos (1), qu'il concluait par un grand éclat de rire.

Sa sortie la plus spectaculaire - cette fois-ci spontanée - se produisit alors qu'il rendait la composition de géométrie, au deuxième trimestre de 1942.

Il faut rappeler qu'à cette époque, on parlait beaucoup de Révolution Nationale que le gouvernement de Vichy et les hauts fonctionnaires évoquaient à tous propos.

Pour les plus jeunes parmi nous, je dirai sommairement qu'il s'agissait d'une doctrine d'inspiration très maurassienne, dont on n'a retenu que la fameuse devise : « Travail, Famille, Patrie. »

Le préfet de Constantine, qui était alors Max Bonafous - futur ministre du Ravitaillement, puis pensionnaire à la prison de Fresne et enfin époux de la célèbre actrice Gaby Morlay (notre compatriote née à Biskra) - tint à venir au lever des couleurs du lundi matin, en casquette brodée et grand uniforme, nous haranguer sur ce sujet.

Je dois reconnaître que cet ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure et agrégé de philosophie, était un excellent orateur.

Mais revenons au programme de géométrie, qui comportait les transformations par pôles et polaires, sujets qui permettaient de concocter de jolis casse-têtes avant que le cours sur les coniques n'étendit encore le champ des possibilités dans ce domaine.

Les problèmes sur les transformations offraient - tous - plusieurs voies de démonstration en fonction des éléments choisis : par exemple le pôle et la puissance d'inversion.

Nous étions alors 28 élèves, et M. Senkeisen, qui avait relevé son plan de classe, connaissait exactement la localisation et le voisinage de chacun : en fait, il existait quatre ou cinq îlots d'élèves groupés par affinités, entre lesquels des phénomènes d'osmose étaient possibles...

Et il s'en produisit effectivement, et il apparut évident, à l'œil exercé du correcteur, qu'à chacun des îlots correspondait un type de solution.

Le compte rendu de la composition fut sévère, et nous

eûmes droit à une verte mercuriale.

M. Senkeisen déplora que l'on pût dresser « la carte géographique de la composition », déclara tout son mépris pour de tels procédés, et conclut son envolée en proclamant :

« Et d'abord une fois, qu'est-ce que c'est que la Révolution Nationale? » (sic).

Cette évocation de la Révolution Nationale à l'occasion d'une composition de géométrie nous laissa perplexes, mais personne n'osa manifester son étonnement.

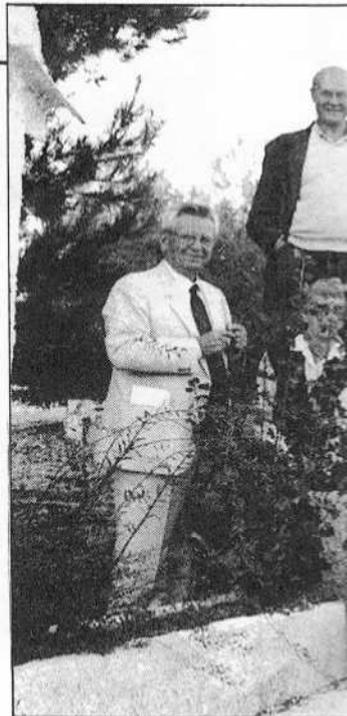
Cela ne dura pas longtemps, car, dès lors, chaque fois que l'un de nous commettait une erreur - à quelque propos que ce fût - un mauvais esprit avait vite fait de déclarer : « Encore un qui n'a rien compris à la Révolution Nationale ! »...

Et - me croira-t-on ? - je me suis surpris, récemment encore, à dire de quelqu'un, « mais il n'a rien compris à la Révolution Nationale », ce qui, depuis bien longtemps, n'était plus d'actualité, et suscitait - de la part des plus jeunes - une totale incompréhension.

Sans doute, est-ce la force du souvenir, et aussi l'impreinte qu'a laissée en moi - et probablement en beaucoup de mes camarades - cette époque séparant notre adolescence de l'âge adulte qui vit notre départ sous l'uniforme et notre dispersion définitive.

C. LEMMERY

1.- Voir « Les Bahuts du Rhumel » numéro 12, en page centrale, sous le titre « Fragrances et mathématiques ».



DIX ANS, DÉJÀ !

À THÉÂTRE

Nous devons la photographie ci-dessous, prise dans la cour du « vieux » Laveran, à un ancien élève de... l'E.P.S. un « supérieurain » comme on disait alors, dont les tantes, Antoinette et Clémence Portalier, avaient fréquenté le lycée de jeunes filles. Le cliché date du 3 avril 1924, jour de la fête des internes. On dansa, on joua la comédie, comme au temps des demoiselles de Saint-Cyr chères à Mme de Maintenon...



les bahuts du rhumel

- Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée-sur-Seine
01.64.37.15.40
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
04.79.07.29.31
- TRÉSORIER :
Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris
01.45.49.08.77



DEJA ! Il y a dix ans, l'assemblée traditionnelle d'octobre se réunissait encore à Egulles, au « Belvédère », chez notre camarade Augustin Staletti. En voici un déjà lointain souvenir. Que de camarades, depuis, ont cessé de se trouver à nos côtés, qu'on voit, là, souriants devant l'objectif, heureux de reformer - d'année en année - la grande famille des bahuts, la « fratrie » comme aime la nommer Jo, notre président d'honneur.

ÂTRE

graphie ci-
a cour du
ancien élé-
périorain »
, dont les
Clémence
quenté le
cliché date
la fête des
on joua la
temps des
r chères à



MODE D'HIVER A LAVERAN

● Suite de la page 1

En ces temps de restrictions vestimentaires, le problème à résoudre n'était pas simple. Pour ma part, je dus recourir à la garde-robe paternelle : un caleçon Rasurel (en avance de 50 ans sur la mode actuelle), plusieurs paires de chaussettes qui nécessitèrent l'emprunt de chaussures trois fois trop grandes et enfin un pantalon (évidemment trop long et trop large) qu'il fallut ajuster au moyen d'élastiques formant de gracieux jeux de fronces aux chevilles et à la taille.

Pour le haut - plus facile - j'entassai tout ce qui était lainage dans ma propre garde-robe...

L'ensemble était saisissant !

Morte de honte, dissimulant mon visage dans une écharpe, je remonta la route de Sétif (officiellement "avenue Anatole-France") en pataugeant dans la neige jusqu'aux genoux.

Etape par étape, jusqu'à la rue Nationale où siégeait encore notre cher lycée, des élégantes tout aussi pittoresques que moi arrivaient de Bellevue, de Sidi-Mabrouk, de Saint-Jean, à la rencontre de celles qui descendaient d'El Kantara ou de Lamy...

Nos efforts nous valurent

quand même une douce satisfaction : la tête que fit Mlle Piazza, surveillante générale, en voyant nos cohortes...

Ouf ! nous étions au gîte pour quelques heures. Le pire, cependant, était à venir.

Mlle Guiscafré notre directrice, ayant - de visu - constaté le spectacle décadent que nous offrions, fit annoncer que le port du pantalon était strictement interdit, mais qu'en raison des circonstances exceptionnelles, les élèves qui avaient

un long chemin à parcourir seraient autorisées à utiliser ce vêtement... à condition de mettre une jupe par-dessus !

Grâce au ciel qui voulut bien cesser de plumer des oies et aux équipes d'ouvriers qui trimèrent pour ouvrir des chemins le long des trottoirs, le supplice du "pantajupe" nous fut épargné.

Deux années plus tard, Christian Dior révolutionnait la mode, mais Laveran avait bien failli le battre !

Andrée
MONNIER-POLYCARPE

SOUVENIRS EN BLANC

Un hiver, il neigea beaucoup sur Constantine, particulièrement une nuit entière. Au matin, nous avons découvert avec joie que la neige était très abondante et avait très bien tenu : un blanc tapis s'étalait sur la ville et sur le chemin qui nous menait au lycée.

Là, passée la grande porte d'entrée, il fallait monter un large escalier pour arriver dans la cour, et c'est en haut des marches que toutes les pensionnaires nous attendaient pour nous supplier de ne pas traverser la cour, pour leur laisser intact, tout le jour, ce petit espace si blanc qui les faisait tant rêver...

Et nous nous sentions tristes pour elles qui n'avaient pas vu la neige sur le parcours de vingt minutes allant de Bellevue supérieur jusqu'au milieu de la rue Nationale. Ce jour-là, personne n'a posé un pied dans la cour, de la onzième à la philo...

N'est-ce pas un joli souvenir ?

● Sœur Germaine, signataire des lignes ci-dessus, a fréquenté "Laveran" - de la cinquième à la première - alors qu'elle se nommait Jeanine Serres. Elle est actuellement religieuse clarisse en Zambie, dans un monastère très pauvre parmi les pauvres auprès desquels se dévoue notre ancienne condisciple ; on lira son adresse dans la rubrique « Courrier ».

ANNUAIRE

Claude Moreau réalisé l'annuaire mis en chantier par Edmée Malpel. Il s'agit d'une première édition que le bureau de l'Association a tenu à faire paraître avant l'assemblée générale d'octobre 1997.

Prix : 50 francs pour contribuer à couvrir les frais d'édition.

L'ouvrage - bien que très rigoureusement réalisé - comporte peut-être de légères erreurs ou des omissions ; rectifications ou précisions éventuelles sont donc attendues (de la part de ceux qui ont le souci de la perfection) par notre ami Claude Moreau... son ordinateur, dans le remarquable travail - en tandem - mérite nos unanimes félicitations.



Il y a dix ans, l'assemblée traditionnelle d'octobre se réunissait encore à Eguilles, au « Belvédère », chez notre camarade Augustin Staletti. En voici un déjà lointain souvenir. Que de camarades, depuis, ont cessé de se trouver à nos côtés, qu'on voit, là, souriants devant l'objectif, heureux de reformer - d'année en année - la grande famille des bahuts, la « fratrie » comme aime la nommer Jo, notre président d'honneur.

MODE D'HIVER A LAVERAN

● Suite de la page 1

En ces temps de restrictions vestimentaires, le problème à résoudre n'était pas simple. Pour ma part, je dus recourir à la garde-robe paternelle : un caleçon Rasur (en avance de 50 ans sur la mode actuelle), plusieurs paires de chaussettes qui nécessitèrent l'emprunt de chaussures trois fois trop grandes et enfin un pantalon (évidemment trop long et trop large) qu'il fallut ajuster au moyen d'élastiques formant de gracieux jeux de fronces aux chevilles et à la taille.

Pour le haut - plus facile - j'entassai tout ce qui était lainage dans ma propre garde-robe...

L'ensemble était saisissant !

Morte de honte, dissimulant mon visage dans une écharpe, je remontai la route de Sétif (officiellement "avenue Anatole-France") en patageant dans la neige jusqu'aux genoux.

Étape par étape, jusqu'à la rue Nationale où siégeait encore notre cher lycée, des élégantes tout aussi pittoresques que moi arrivaient de Bellevue, de Sidi-Mabrouk, de Saint-Jean, à la rencontre de celles qui descendaient d'El Kantara ou de Lamy...

Nos efforts nous valurent

quand même une douce satisfaction : la tête que fit Mlle Piazza, surveillante générale, en voyant nos cohortes...

Ouf ! nous étions au gîte pour quelques heures. Le pire, cependant, était à venir.

Mlle Guiscafré notre directrice, ayant - de visu - constaté le spectacle décadent que nous offrions, fit annoncer que le port du pantalon était strictement interdit, mais qu'en raison des circonstances exceptionnelles, les élèves qui avaient

un long chemin à parcourir seraient autorisées à utiliser ce vêtement... à condition de mettre une jupe par-dessus !

Grâce au ciel qui voulut bien cesser de plumer des oies et aux équipes d'ouvriers qui trimèrent pour ouvrir des chemins le long des trottoirs, le supplice du "pantajupe" nous fut épargné.

Deux années plus tard, Christian Dior révolutionnait la mode, mais Laveran avait bien failli le battre !

Andrée
MONNIER-POLYCARPE

SOUVENIRS EN BLANC

Un hiver, il neigea beaucoup sur Constantine, particulièrement une nuit entière. Au matin, nous avons découvert avec joie que la neige était très abondante et avait très bien tenu : un blanc tapis s'étalait sur la ville et sur le chemin qui nous menait au lycée.

Là, passée la grande porte d'entrée, il fallait monter un large escalier pour arriver dans la cour, et c'est en haut des marches que toutes les pensionnaires nous attendaient pour nous supplier de ne pas traverser la cour, pour leur laisser intact, tout le jour, ce petit espace si blanc qui les faisait tant rêver...

Et nous nous sentions tristes pour elles qui n'avaient pas vu la neige sur le parcours de vingt minutes allant de Bellevue supérieur jusqu'au milieu de la rue Nationale. Ce jour-là, personne n'a posé un pied dans la cour, de la onzième à la philo...

N'est-ce pas un joli souvenir ?

● Sœur Germaine, signataire des lignes ci-dessus, a fréquenté "Laveran" - de la cinquième à la première - alors qu'elle se nommait Jeanine Serres. Elle est actuellement religieuse clarisse en Zambie, dans un monastère très pauvre parmi les pauvres auprès desquels se dévoue notre ancienne condisciple ; on lira son adresse dans la rubrique « Courrier ».

ANNUAIRE

Claude Moreau a réalisé l'annuaire mis en chantier par Edmée Malpel. Il s'agit d'une première édition que le bureau de l'Association a tenu à faire paraître avant l'assemblée générale d'octobre 1997.

Prix : 50 francs, pour contribuer à couvrir les frais d'édition.

L'ouvrage - bien que très rigoureusement réalisé - comporte peut-être des erreurs ou des omissions ; rectifications ou précisions éventuelles sont donc attendues (de la part de ceux qui ont le souci de la perfection) par notre ami Claude Moreau... et son ordinateur, dont le remarquable travail - en tandem - mérite nos unanimes félicitations.



SANARYADES D'AVRIL

● Suite de la page 1

qui arriva en compagnie de camarades franciliens, friands, eux aussi, de retrouvailles et de grand soleil.

Notre trésorier Claude Moreau les avait précédés depuis la veille.

Après que les participants eurent reçu leur badge et reconnu leurs places respectives sur un tableau dressé à l'entrée, de savoureux cocktails et des "mise en bouche" furent servis autour de la piscine...

Aussi, l'ambiance des bons jours se fit-elle très vite sentir.

On passa à table vers 13 heures, et le président Malpel prit la parole pour souhaiter la bienvenue à tous les présents - certains arrivant tout juste de très loin - et féliciter les nouveaux adhérents fraîchement inscrits (1).

Le président informa l'assemblée de la parution du nouvel annuaire des anciennes et anciens des lycées de Constantine, activement mis sur ses rails par l'ami Claude Moreau. C'est un véritable outil de travail, une sorte de compagnon "Who's who" indispensable, très utile et déjà très complet, qui demeure à l'image de celui qu'Edmée - la regrettée épouse de notre président - avait conçu mais que le destin ne lui a pas permis de mettre à exécution...

Les cailles en salade furent alors servies, après un reten-

tissant "bon appétit!" présidentiel, suivies d'un excellent gigot du Lubéron avec sa copieuse garniture; ensuite, assiette de fromages, avant un vacherin très apprécié... le tout arrosé, bien sûr, avec modération.

Puis notre ami et président d'honneur Jo Pozzo di Borgo lut un poème de Jean Angeli, ancien d'Aumale: des vers bien connus, certes, mais toujours aussi émouvants, qui évoquent - en plus de souvenirs du lycée - l'univers froid et austère qu'ont connu tant d'anciens pensionnaires, coupés - encore jeunes - de leur famille pendant d'interminables trimestres...

Dans le courant de l'après-midi, sur la terrasse-piscine, des rafraîchissements furent servis, et libre cours fut donné au farniente et aux contacts tant appréciés de tous.

Nous garderons longtemps le souvenir de cette "fameuse journée", toute remplie de si chaleureuse amitié de jeunesse encore tellement présente dans les mémoires.

Michel SADELER

1. - Ce sont les Varois Gérard Ghristi et les frères Lucien et Gilles Sibillat, le Chambérien Jean-Claude Grima - neveu du cher et vénéré abbé Emmanuel Grima, ancien élève et aumônier de nos bahuts, fondateur et animateur de la revue éducative "Ensemble" - et Jean-Marie Salée installé dans cette Seine-Saint-Denis où se perpétue le "93" du Constantinois.

● Abbé Emmanuel GRIMA, Montpellier

Cher Président, j'ai bien reçu votre circulaire aux Anciens du lycée d'Aumale dont je fus élève les années 1923 à 1930; et suis devenu, par la suite - à ma plus grande joie - aumônier de mon ancien lycée de 1945 à 1952; et j'ai retrouvé mes anciens professeurs MM. Hauvet, Martin, Bonnet, Recouly. Tout ce qui touche cette période de mon existence me donne un vrai « bain de jouvence » et m'aide à me garder un certain dynamisme! J'en ai d'autant plus besoin qu'après une période d'inactivité (ayant été ordonné prêtre en 1940 par Mgr Thiénard) par suite d'un grave accident d'avion avec Lulu Saucède lors d'un meeting aérien, le 17 février 1949, je suis devenu fortement handicapé. J'ai pu surmonter mon handicap, même après l'exode, en me dévouant près de la jeunesse, et surtout, depuis 1963, près des rapatriés, avec les associations A.C.E.P. et la revue « Ensemble » que j'avais fondée en 1956 et dont j'ai pu poursuivre les activités grâce à de dévoués amis. Et, l'âge s'ajoutant à ma chute, je suis grabataire et demeure en mon lit depuis 1991 - d'où ma mauvaise écriture. Le programme de votre assemblée générale est alléchant. Je vous prie d'excuser mon absence bien involontaire, mais je serai près de vous par la pensée et la prière.

Veillez croire à mes sentiments bien sincères, avec le souvenir fidèle d'un « vieux de la vieille ».

● René BRAUN, Nice

Le 15 mai, à Montpellier, dans la clinique dont s'occupe le gendre de Zette, j'ai été opéré de la cataracte de l'œil gauche, l'œil droit étant probablement inopérable et ne m'apportant plus qu'une vision réduite. Tout s'est bien passé, et nous sommes rentrés à Nice le 23. Il a fallu m'équiper de nouvelles lunettes, car le chirurgien, par la même occasion, a supprimé ma myopie. Je peux, à nouveau, lire et écrire, mais il faut m'adapter à mon nouvel état de presbyte, ce qui n'est pas facile.

● Jacques ARTHAUD Gradignan

Le 8 mars, j'ai assisté, à Talence (33) - parmi 350 auditeurs - à un colloque sur "L'Aventure française de 1830 à 1962", avec la participation de plusieurs professeurs d'histoire en renom: Marcel Agostino "Le cardinal Lavignerie et ses successeurs"; "Réflexions sur le catholicisme"; Jacques Frémeaux "Royaume arabe en Algérie française"; Gérard Crespo "Algérie, colonie de peuplement"; Jean-Charles Jauffret "Regards croisés: l'Algérie et les Français d'Algérie vus par les hommes du contingent, 1954-1962"; Guy Pervillé "Réévaluation du bilan de la guerre d'Algérie"; Jean-Jacques Jordi "Avec les rapatriements, la page est-elle tournée?". Les actes de ce colloque ont été publiés, et les camarades intéressés peuvent se les procurer (prix 80 F) auprès de M. Georges Mallarmé, 1, impasse Raoul-Dautry, 33160 Saint-Médard-en-Jalles.

● Eliane LIROLA, Paris

Mon frère Robert Rosello, 74 ans, décédé à Talence le 21 juin, était un ancien élève du lycée d'Aumale. Depuis deux ans, il se trouvait très affecté par le décès de son fils Guy, à peine âgé de 47 ans...

● Yvonne BERTUCCHI née Martin Carbonne

De nombreuses crises cardiaques l'ayant affaiblie considérablement, ma plus jeune sœur, Christine (Mme Ganée), est décédée le 30 juin à l'âge de 59 ans; elle avait été élève au lycée Laveran du Coudiat, de la sixième à la seconde. Ses études s'étaient ensuite poursuivies à Dijon où mes parents s'étaient retirées.

● Fernand MAMO, Perpignan

J'ai eu, depuis le début de l'année, de fréquents ennuis cardiaques: souvent essouffé et vite fatigué dès que j'entreprends la moindre tâche. Le simulateur que je porte depuis 1993 a été reprogrammé en juin, et je dois attendre pour savoir s'il faut en implanter un autre à double fonction: ventricule et oreillette.

● Sœur GERMAINE Monastery of St Clare P.O. Box 310 197

15301 Chelston Lusaka Zambia
J'ai été très heureuse de recevoir le numéro 15 des « Bahuts de Rhumel », avec la photographie de la cour de récréation. Je n'ose croire que je suis la première à lire notre journal, car ici, le courrier séjourne souvent pendant des semaines à l'aéroport ou à la poste centrale. Pour l'expédition, parfois lorsqu'un se charge des paquets de lettres pour tous pays et le fait parvenir à ma sœur, à Viroflay, où mon beau-frère, très serviable, se charge de le timbrer et de le poster. Quelquefois aussi, grâce à la gentillesse de l'ambassadrice de France, les lettres partent avec la valise diplomatique et sont postées à Paris; c'est moins cher, plus rapide et plus sûr.

● Roland DRAGO

J'ai été élève du lycée pour les deux tiers de la seconde, puis pour la première et la philo, ayant passé mon bac en juin 40.

En seconde, j'ai eu M. Canazzi comme professeur de lettres, et aussi M. Martin et M. Leca comme professeurs d'histoire-géo. En anglais, j'ai eu M. Thewes, que j'ai retrouvé ensuite, pendant la campagne de Tunisie, alors qu'il était officier de liaison avec les troupes américaines; c'est pendant cette campagne qu'il est mort.

J'ai été ému de relever, dans la liste des Morts pour la patrie, les noms de Jean Ottavy et Christian Wolf qui étaient mes camarades.

● Jean BENOIT

Bourg-Saint-Maurice
Quelqu'un pourrait-il m'indiquer ce qu'est devenu M. Alphonse Marion qui fut professeur d'histoire et géographie à Aumale dans les années 40 et 50? Le ministère de l'Éducation, consulté, m'a fait savoir qu'il n'y avait aucun pensionné portant ce nom sur ses états.



L'ILLUSTRE GRAND MÉCONNU DE DJEBEL OUACH ET DU PONT D'EL KANTARA

Laquelle ou lequel de vous se souvient avoir fréquenté - La-Bas - le parc Lannoy de Bissy ? Tout un chacun, sans doute... sans le savoir, comme il en était de Monsieur Jourdain quand il faisait de la prose à son insu. Car on ne disait pas " Je vais au parc Lannoy de Bissy " mais " Je vais à Djebel Ouach ", en ignorant que cet ensemble lacustre et forestier (entièrement artificiel) où l'on allait chercher la fraîcheur loin des touffeurs constantinoises, avait été créé et aménagé à l'initiative de celui que, de nos jours, on aurait médiatiquement désigné par ses initiales C.R.L.B. : Camille Regnaud de Lannoy de Bissy.

Cet illustre méconnu (1) fut, de 1852 à 1871, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de la " province de Constantine ", comme on disait alors : grand commis, grand monsieur, grand cavalier et grand chasseur, bourreau de travail, vaste créateur, avide de tout connaître et de tout faire connaître... sinon le souvenir de sa passionnante existence...

Alors, à défaut de réminiscence, faisons sa connaissance. Quand ce Savoyard - pas encore Français - naît à Bissy, près de Chambéry, un 30 mai, le siècle a neuf ans et Victor Hugo sept.

Gaspard, son père, est officier de " Savoie infanterie ", son oncle colonel de " Savoie cavalerie "; c'est cet oncle qui lui inculque l'amour de la chasse et... des mathématiques.

BÛCHEUR

A 13 ans, Camille - arrivé en diligence à Paris - se présente au lycée Louis-le-Grand.

Le proviseur lui déclare qu'il ne peut le prendre qu'en huitième, car il ne sait pas le grec.

Notre jeune Savoyard fait alors un mois de grec avec M. Mercier, " maître de pension ", puis il se présente, cette fois, au lycée Henri IV où il est accepté en classe de troisième.

Faible au début, il rejoint vite le milieu d'une classe de 60 élèves parmi lesquels il a pour condisciples le duc de Chartres - fils aîné du futur roi Louis-Philippe - et Alfred de Musset.

Craignant de devoir redoubler, il se prive de vacances, reste sur place, travaille d'arrache-pied et entre en seconde où il se montre très vite un des meilleurs élèves.

Quelques années plus tard, inscrit en mathématiques supérieures, il y a Gay Lussac comme professeur de physique-chimie, et décroche le second prix de mathématiques au concours général.

En 1828, le Savoyard obtient l'autorisation d'entrer à Polytechnique. Il est si " trapu " en chimie que ses camarades le surnomment Berzélius, comme le célèbre chimiste suédois.

Il reçoit la nationalité française... une double nationalité puisque - par faveur du roi de Sardaigne dont il était sujet - il conserve ses droits civils en Savoie.

Lors des " Trois glorieuses ", ayant conclu que " c'est au sabre de décider quand il n'y a plus de loi ", le voilà (avec les autres polytechniciens) à la tête du peuple de Paris, se ruant à l'assaut de la caserne des Suisses à laquelle on met le feu, puis se ralliant à la Fayette et recevant la Croix de Juillet.

Promu ingénieur, il se fait nommer à Grenoble - pour se rapprocher de la Savoie - participe à l'installation des quais de l'Isère et crée la route Goncein Alleverd. Suivra un séjour à Valence, pendant lequel il épouse Anne-Marie de Perriolat... il a 31 ans, elle un peu moins de 17.

Le bruit court, alors, qu'il a osé tirer la barbe de monsieur le préfet du département. Est-ce exact ? Est-ce la cause de sa nomination - le 2 février 1852 - au poste d'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées pour la



province de Constantine, et mis à la disposition du ministre de la Guerre.

Le chef-lieu compte alors 35 000 habitants, d'origines très variées, qui font, dit-il, " un tapage assourdissant ". S'il y fait chaud l'été, il y fait froid l'hiver et 150 soldats viennent d'y mourir, ensevelis sous la neige.

Hormis le pain, la viande et le tabac, tout y est cher, notamment les loyers : il paie son logement 1 500 francs par an - plus cher qu'à Paris - mais ses fenêtres donnent sur la place du Palais où il voit passer les musiques militaires et tout le beau monde venu s'y promener.

Et il note que - grâce aux caravanes venues de Biskra et Touggourt - l'octroi rapporte à la ville 860 000 francs, soit plus du double de celui de Grenoble.

A peine est-il à pied d'œuvre que le gouverneur général Randon " l'invite " à l'accompagner en tournée d'inspection : 400 kilomètres de cheval à travers l'Est Constantinois. Et une première mission : ouvrir la route Guelma-Bône dans les montagnes du Fedzouge, avec 500 hommes à sa disposition et... la découverte d'une voie romaine qui va faciliter sa tâche.

C'est le prélude à de gigantesques travaux qui vont se succéder pendant 18 ans, avec, comme main d'œuvre, les soldats du Génie et de l'Infanterie, des condamnés de droits communs et des Kabyles (comme on dit alors) réquisitionnés ou volontaires.

Que ne fait-il pas - dans ce pays vierge où tout est à créer, à fonder, à fertiliser - notre

● Suite au verso



Le site du pont d'El Kantara au moment des travaux

1. — Pas pour notre ami Michèle Biesse-Eichelbrenner, qui le cite dans son bel ouvrage " Constantine : la conquête et le temps des pionniers " dont sont tirées les photographies d'illustration.

● Suite

méconnu plein d'énergie, d'initiative, qui brasse toutes les activités :

- Grand admirateur des vestiges romains, il est de toutes les fouilles et participe à la fondation de la Société Archéologique ;

- Ses attaches savoyardes lui font étudier l'implantation de la rustique vache tarine dans les pâturages de montagne ;

- Amis des cours d'eau, il fait fructifier les tanches dans les portions d'oueds où l'eau est assez abondante ;

- Forestier dans l'âme, il découvre, dans les Barbors, une espèce nouvelle de conifère, désormais répertorié sous le nom de "Abies Numidica de Lannoy" ;

- Malgré la farouche opposition des départements viticoles du Midi de la France - et de leurs élus - il pousse les agriculteurs à cultiver la vigne (il en sélectionne les cépages les mieux adaptés dans ses pépinières personnelles), initiative qui sera bienfaitrice quand le phylloxera dévastera le vignoble métropolitain ;

- Par ses initiatives professionnelles ou privées, il trace la route Bougie-Djidjelli et la voie ferrée Constantine-Philippeville dont il traite le financement avec des hommes d'affaires britanniques ;

- Botaniste autant qu'ingénieur, il provoque la plantation de forêts d'eucalyptus (arbre à croissance rapide découvert en Australie) pour assécher les vastes zones marécageuses génératrices de malaria...

Au chef-lieu, pour remplacer l'antique - et unique - pont romain qui tombe en ruines, il lance le pont d'El Kantara, enjambant le Rhumel d'une arche de fer de 130 mètres de long sur 10 mètres de largeur, qui domine le torrent de 120 mètres ; un chef d'œuvre de conception et d'exécution que l'on vient admirer de très loin.

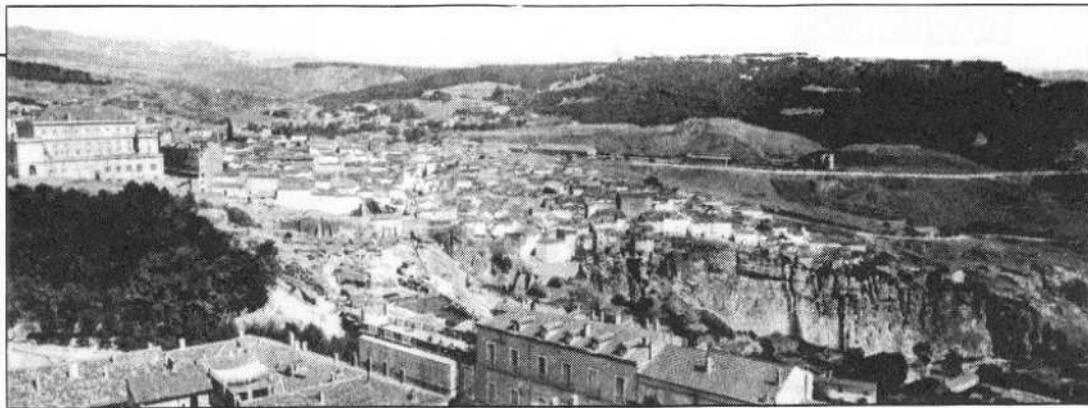
Autre travail de titan, la route Sétif-Bougie, construite de 1853 à 1870. Elle emprunte les gorges du Chabet el Akra, s'accrochant aux parois verticales ou empruntant des anneaux porteurs.

Suivra, la route impériale Constantine-Alger, car, à cet époque, tout échange entre les deux cités se fait encore par mer, via Philippeville.

Dans cette dernière, on entreprend les premiers travaux d'installation du port, et des phares sont érigés aux caps Carbo, de Fer, de Garde et Bougarouni.

Constantine manque d'eau : six à sept litres par habitant et par jour... souvent moins. Et la bonne eau est éloignée du Rocher. Il va la chercher à Aïn Fesghia, par un aqueduc long de 60 kilomètres.

Et, comme Camille est un amoureux de la nature et prin-



Le bois de la Légion d'honneur, planté sur le Mansourah

cipalement des arbres, il conçoit et fait planter le fameux bois de la Légion d'honneur et aménager le site de Djebel Ouach - avec une pépinière où il rassemble de nombreuses essences qui lui viennent de tous les coins du monde.

En 1865, il est au côté de Napoléon III lorsque celui-ci visite la province. Il le décrit comme un homme de fer, d'une activité et d'une énergie indomptables, "avec un appétit de chasseur de chamois", note le Savoyard qu'il est resté.

Toutefois, Sa Majesté souffre alors d'une légère douleur rhumatismale à la jambe. A Biskra - où il n'a pu fermer l'œil parce qu'on l'a fait coucher dans un lit plein de punaises - il fait chauffer un fer à blanc et se fait faire trois escares près de la cheville ; après quoi il déjeune comme quatre, à l'ombre d'un palmier, au milieu de 25 000 nomades du désert.

Quand arrive le temps de sa retraite, en mai 1871, Camille perçoit sa première pension de 4 962 francs par an et se retire à Jemmapes dont il va devenir maire et bienfaiteur. Couché à 20 heures mais levé dès trois heures du matin, il poursuit ses activités créatrices à l'échelon de sa commune d'élection.

C'est là qu'il décède, le 21 juillet 1881, à peine âgé de 72 ans. On l'enterre (à six heures du matin, avant les fortes chaleurs du jour, ce qui n'empêche pas une foule innombrable de se presser à ses obsèques, venue de tous les coins de la province) sous un mausolée dont il a tracé les plans - entre quatre cyprès, symboles grecs d'éternité - au milieu de ses vignes.

Lorsque son cheval meurt à son tour, deux ans plus tard, on enfouit devant sa tombe - selon son désir - ce fidèle compagnon qu'il avait appelé "Salem"...

RENOM

Louange à Dieu !

A sa Seigneurie, l'honorable, le respectable ingénieur de Lannoy, que Dieu fasse durer sa prospérité !

Notre sincère ami le général Desvaux m'a fait connaître que vous avez créé un superbe jardin dans lequel vous voudriez voir figurer quelques fruits de Syrie.

Afin de satisfaire vos désirs, je vous envoie des cepes de vigne de trois espèces renommées dans ce pays.

S'il plaît à Dieu, ces raisins vous feront plaisir lorsque vous verrez les fruits se former.

Salut !

Emir ABD EL KHADER

Fin du mois de Ramadan 1278 (mars 1862).

LE GRAND CHANTIER

En 1865, un chantier digne de l'Egypte ancienne s'installa au flanc du Djebel Oust, en bordure de l'oued Fendek, dans la région de Jemmapes.

Tout un peuple de terrassiers, de carriers, de compagnons et de manœuvres s'acharna pour extraire du roc un bloc monumental.

De monumental, il devint majestueux lorsqu'à grands coups de marteau sur le ciseau d'acier, les tailleurs eurent peu à peu donné à l'informe monolithe de grès, les lignes d'un élégant obélisque long de huit mètres.

Maître d'œuvre, M. de Lannoy - comme on le nommait dans la province - s'offrait le luxe pharaonique de le voir figurer en bonne place, à Paris, lors de l'exposition universelle de 1867, dressé au carrefour de perspectives récemment voulues par le baron Haussmann.

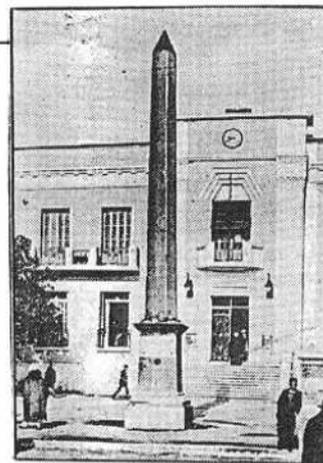
Parallèlement à l'extraction du colosse de pierre, notre ingénieur en chef avait fait construire un charroi digne de la taille de son monolithe.

Quand l'obélisque eut pris son aspect définitif et que la

machine de transport eut été lestée de son fardeau géant, on y attela des lignes de puissants muets et chevaux qui mirent en branle ce "convoi exceptionnel" d'un autre âge, dans un grand concert de hennissements, de claquements de fouet et d'inévitables jurons... exprimés - on s'en doute - en une multitude de langues.

Par d'interminables étapes, des pentes du djebel altier aux eaux miroitantes de la tiède Méditerranée, la caravane finit par atteindre le port de Philippeville où tout ce que comptait d'âmes la population cosmopolite vint s'ébahir devant l'imposant chef d'œuvre.

Imposant, énorme et pesant au point que - se grattant la tête - aucun des capitaines de navire successivement sollicités pendant des semaines au pied du Skikda, ne voulut consentir à lester son bâtiment d'une telle charge... quitte à renier des promesses faites un peu "à la légère" (c'est le cas de le dire) alors qu'ils n'avaient pas encore contemplé l'engin.



On peut imaginer les palabres, les négociations, les marchandages, les pressions, les menaces, les intimidations et autres cheikaïa que soutinrent âprement l'ingénieur en chef et ses partisans face aux prudents et entêtés patrons de navires, forts de se sentir seuls maîtres à bord après Dieu.

De guerre lasse, il fallut renoncer au voyage en métropole et ramener l'encombrant monument à son point de départ. C'est là, au centre de Jemmapes, qu'il fut érigé quelques années plus tard... et qu'il se trouve toujours.